

l'Alma : tout m'est restitué dans sa clarté bien connue, tandis que mes regards rêvent, appuyés doucement sur la vitre, qui fait glace, de mon compartiment. Rafraîchissante plongée dans les impressions-souvenirs ! Bienfait d'oublier le présent farouche, sa dureté, son silence avec juste ce qu'il faut de lucidité pour goûter le charme d'une languissante nostalgie... Le bruit qui me berce roule et déroule de légères banderoles de nuages au-dessus du fleuve apaisé, flâneur. Je crois le bonheur revenu, et je le regrette comme un absent, avec une tendresse exempte d'amertume. La terre est la grande faiseuse de miracles, voyez-vous. Il suffit de se confier à sa protection, d'accepter l'abri qu'elle nous offre, de réintégrer ses chaudes entrailles maternelles pour redevenir un tout petit enfant. »

JOHN CHARPENTIER.

MUSIQUE

Opéra-Comique : reprise de *La Basoche*, livret d'Albert Carré, musique d'André Messager.

En attendant les œuvres nouvelles que les théâtres lyriques nationaux doivent monter, en dépit de la guerre, l'Opéra et l'Opéra-Comique font preuve d'une activité particulièrement méritoire en ces temps difficiles. MM. Henri Büsser et Albert Wolff, le directeur et le chef d'orchestre auxquels nous devons la reprise de **La Basoche**, ont tenu à honneur de lui assurer une interprétation excellente ; le soin avec lequel l'ouvrage a été monté ne laisse deviner aucun de ces obstacles qui ont dû surgir devant eux : on n'aurait certainement pas fait mieux au temps heureux où tout était facile. Mlles Lillie Grandval et Jeanne Rollan, MM. Roger Bourdin, Musy et Baldous composent un ensemble d'une cohésion parfaite, et chacun d'eux, cependant, a droit aux éloges particuliers. L'Opéra-Comique possède donc une vraie troupe, et point seulement de bons artistes. A notre époque où l'on parle si souvent d'« esprit d'équipe », on voit trop souvent aussi qu'il ne suffit pas de réunir sur une même scène des cantatrices et des chanteurs rassemblés au hasard, et préoccupés avant toute autre chose de leur jeu personnel et de leur propre

succès. Sensible dans les ouvrages sérieux, ce défaut est proprement insupportable dans les pièces où il faut, comme on dit, « brûler les planches ». Et tant de souvenirs restent liés à *La Basoche* — à commencer par celui de Lucien Fugère dans le duc de Longueville — qu'il est périlleux de les affronter ! Cela semble presque un défi. Mais, sous le prétexte qu'un interprète inoubliable a disparu, faudrait-il condamner à l'injuste oubli les ouvrages qui lui ont valu ses triomphes les plus mémorables ? Ce serait absurde. Et la troupe actuelle de l'Opéra-Comique montre précisément qu'elle est parfaitement digne du passé de cette maison.

Cette reprise, aussi bien, est opportune à d'autres titres. Tant qu'il vécut, et si vifs qu'aient été ses succès, André Messager a pourtant été victime d'une injustice. Que d'autres avant lui et notre grand Chabrier plus que tous autres, en aient souffert, n'est pas une excuse : on a regardé Messager comme un musicien de deuxième zone parce qu'il a produit surtout des ouvrages de musique légère. On n'a pas voulu voir ce qu'il était vraiment, un musicien, digne de ce nom sans nulle épithète restrictive. Nous qu'on accuse de légèreté, et qui sommes les premiers à dire cela de nous-mêmes, nous ne pouvons cependant placer à son rang la musique gaie. Nous faisons la moue et marquons un tantinet de mépris devant tous ceux qui nous font rire, nous qui sommes pourtant les héritiers de Rabelais et de Molière. Nous oublions que Corneille et Racine eux-mêmes ont donné l'exemple, et que notre grand Rameau a écrit *Platée*, véritable opérette où le génie du maître se montre, tout en demeurant digne de l'auteur de *Dardanus*, proche parent du génie d'Offenbach. Nous oublions que les grands chefs-d'œuvre de Mozart sont des *dramme giocose* — des opéras bouffes — et qu'il faut tout autant d'invention et d'autres qualités pour faire rire que pour faire couler les larmes. Et peut-être en faut-il davantage quand on s'adresse à un public tant soit peu raffiné.

Je parlais de Chabrier tout à l'heure : est-il possible d'entendre *L'Etoile* sans être frappé de l'injustice dont cet ouvrage reste victime ? M. Büsser, qui venez de nous rendre une *Mireille* enfin débarrassée des absurdes et conventionnelles

« traditions », qui venez de reprendre *La Basoche*, donnez-nous *L'Etoile* auprès du *Roi malgré lui* et d'*Une Education manquée*, qui sont au répertoire. Et donnez-nous de grâce l'adorable *Madame Chrysanthème*, victime de l'insupportable *Butterfly*. Car il n'est pas tolérable que *Messenger* continue de souffrir cet exil dont profite Puccini. La comparaison des deux ouvrages est écrasante... pour celui qui a gardé l'affiche. Nous avons tous pu la faire, cette comparaison, et non point seulement en lisant les deux partitions, mais bien en les écoutant, et grâce à la Radio, qui plusieurs fois a diffusé *Madame Chrysanthème*. Toute la délicatesse et toute l'invention charmante de *Messenger*, toute la science aussi du compositeur, s'épanouissent dans *Chrysanthème*, une *Chrysanthème* qui n'est point une offense à la mémoire de Pierre Loti. celle-là! *Messenger* ne fait pas étalage d'une science qui aurait pu lui donner cependant bien des prétentions légitimes : il a été un des musiciens les plus accomplis d'une époque fertile en talents. Faut-il rappeler l'estime que lui montrèrent ses pairs : Duparc, Fauré, Debussy, — Debussy qui a su faire de *Messenger* le plus magnifique éloge dans les *Lettres* récemment publiées chez Dorbon par M. Jean André-Messenger : « Vous avez su éveiller la vie sonore de *Pelléas* avec une délicatesse tendre qu'il ne faut plus chercher à retrouver, car il est bien certain que le rythme intérieur de toute musique dépend de celui qui l'évoque, comme tel mot dépend de la bouche qui le prononce. » Combien de musiques *Messenger* avait-il ainsi animées, prêtant à ses confrères sa flamme intérieure, mais sachant avec un tact jamais démenti, se plier exactement aux exigences d'autrui, et se faire, au pupitre du chef, le serviteur parfait de la musique des autres?

Loin de nuire à son originalité personnelle, ces exercices avaient simplement augmenté sa souplesse en étendant sa culture. Il n'y eut pas de musicien dont le savoir fut plus large. A la Société des Concerts, à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, aux Ballets Russes, il montra l'activité la plus intelligente et parfois l'abnégation la plus complète. Il y a peu de compositeurs français qui aujourd'hui ne lui doivent quelque chose. Mais il fut tout le contraire d'un « cher maître » infatigable de ses mérites. Il lui arrivait de qualifier lui-même de « ~~maître~~

siquette » des partitions aussi charmantes que *La Basoche* ou *Véronique*. Frivolité seulement apparente, et qui cache tant de qualités rares et profondes ! Je n'exagère nullement, et je ne veux d'autre témoignage que celui de Fauré qui écrivait : « Il demeure ce qu'il est, et ce qu'il est est considérable. Il est toujours resté l'homme de son art, le musicien de son tempérament, un technicien hors ligne, sensible aux plus rares, aux plus nouvelles émotions, et malgré la frivolité apparente de certaines de ses œuvres, on y sent toujours la main d'un maître et d'un artiste. »

Est-ce parce qu'il est toujours resté « l'homme de son art », parce qu'il a su demeurer « le musicien de son tempérament », qu'on n'a point fait à Messager la place qu'il aurait dû garder ? Peut-être : il s'est beaucoup plus occupé de produire (et de servir ses confrères) que de faire à ses ouvrages une publicité tapageuse et profitable. *Isoline* est oubliée comme *Madame Chrysanthème*, et c'est tout aussi injuste, car Fauré eut raison de le dire, *Isoline* est un bijou.

La reprise de *La Basoche*, espérons-le, c'est un commencement. Et son succès, c'est un espoir.

J'ajouterai que la reprise des *Noces de Figaro* confirme ce que je disais à propos de *La Basoche* : si chacun des interprètes est excellent, l'ensemble, la troupe, l'orchestre, les chœurs (que dirige M. Reynaldo Hahn avec tant de soins délicats) ont droit aux éloges les plus grands.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Pierre Messiaen : *William Shakespeare. Les Comédies, nouvelle traduction française avec remarques et notes*, Desclée, De Brouwer.

Dans un article du *Mercure* (1^{er} mars 1939), j'ai exprimé mon manque de sympathie pour le zèle que manifestent trop d'auteurs à nous donner des traductions et adaptations de Shakespeare. Je pensais alors surtout à certains fabricants qui, n'ayant qu'une grossière connaissance de la langue et de l'esprit shakespeariens, portaient naguère sur nos scènes officielles les suprêmes chefs-d'œuvre du grand dramaturge, déformés et aplatis par eux.